

SOUVENIR

Respectueusement dédié à M. Georges G...

Ami, te souviens-tu des éclairs de bonheur
Qu'à mes yeux tu fis luire en la saison dernière ?
L'écho de nos plaisirs à ta villa princière
Résonne dans mon cœur.

Ami, te souviens-tu des bosquets de verdure
Brodant de leurs couleurs le bleu de l'horizon ?
Des vagues de lumière inondant le gazon
A travers la ramure ?

Ami, te souviens-tu des douceurs du tableau
Où mêlant notre voix au murmure de l'onde,
Nous chantions, nous roquions, loin des soucis du monde,
Bercés au cours de l'eau ?

Ami, te souviens-tu des senteurs de la rive
Que la ruche embaumait de ses parfums de miel ?
Du berceau, que l'amour balance sous le ciel
Dès que le soir arrive ?

Ami, te souviens-tu de la vigne aux cent bras,
Déversant sur le toit la fraîcheur de son ombre,
Pendant que ta famille et tes amis, en nombre,
Partagent le repas ?

Ami, tu te souviens, je me souviens moi-même
De ce passé qui germe au sol du souvenir.
Pour calmer mes ennuis, j'irai dans l'avenir
Revoir ces lieux que j'aime.

OSWALD MAYRAND.

Montréal, 1899.

LES PRISONNIERS DU GOUFFRE

I.—LES TROIS VOYAGEURS

Or, Satan, du seuil de sa demeure infernale, jeta un coup d'œil au dehors. Il faisait froid ; sous ces pieds s'agitaient d'innombrables nuages blancs. Et ces nuages passaient toujours, poussés par un vent glacé, et ils se heurtaient souvent entre eux avec un bruit étrange. Au-dessus de lui, les nuages encore ; au-dessus des nuages, les étoiles, les étoiles, et puis les étoiles encore ; au-dessus des étoiles, les petits angelots du bon Dieu qui s'amusaient à poursuivre, dans leur course rapide, les cygnes des cieux pour leur arracher leur blanc duvet et le jeter sur la terre... et là-haut... là-haut... bien au-dessus des petits angelots, Satan aperçut comme une lueur étrange, un rayon mystérieux... et il pensa voir un reflet des feux de l'empyrée.

Ah ! comme ce point flamboyant qu'il prenait pour une lumière du ciel lui-même, qu'il regardait comme une étincelle échappée au foyer de l'empyrée, lui rappelait de souvenirs, et comme ces souvenirs lui donnaient de regrets et comme ces regrets lui inspiraient de haine contre Dieu et les hommes, et comme cette haine le remplissait de rage et lui faisait concevoir d'horribles projets contre les hommes qu'il pouvait atteindre, afin de se venger sur eux du Dieu contre lequel il ne peut rien !...

— Les feux de l'empyrée !... rugit l'archange déchu, et il se précipita dans l'espace.

Tantôt, élevant orgueilleusement son vol superbe jusqu'au ciel et tantôt, l'abaissant jusqu'à la terre, il effleurait de son aile les nuages ou le sol blancs. Et toujours, il continuait sa marche, et toujours, cortège féérique, s'écoulaient sous ses pieds les forêts innombrables, les champs avec leur linceul immaculé, les vastes plaines, les rivières couvertes de glace, les campagnes toutes blanches de neige, où s'apercevaient à de rares intervalles, une modeste flamme, s'échappant de quelque chaumière, les villes où triomphaient ses complices, les démons, les monts au sommet altier...

Satan aime les montagnes, avec leurs crêtes orgueilleuses qui semblent insulter au ciel, leurs cimes orangeuses, où s'agitent les tempêtes, où grondent les tonnerres ; Satan aime les montagnes, avec leurs précipices terribles, leurs mystères effrayants, leurs gouffres insondables, comme l'enfer plein de ténèbres et d'horreurs et comme lui toujours prêtes à engloutir et à dévorer...

Il s'arrêta au sommet de l'une d'elles et soudain

s'engouffra dans un de ses précipices. Il en ressortit un moment après en ricanant d'un rire dont retentit l'abîme tout entier et dont fut ébranlée la montagne ; les monstres de l'abîme y répondirent par des sifflements effroyables, des rugissements sinistres ; un éclat de tonnerre se fit entendre au loin, puis tout se replongea dans un silence de mort.

Satan venait de tourmenter là un prisonnier qu'il y tenait enfermé depuis bien longtemps ; il y avait des centaines d'années qu'il l'y avait fait tomber. C'était un pauvre homme de la plaine. Or, un jour—c'était un dimanche—au lieu de se rendre à la messe, il partit de chez lui en blasphémant Dieu pour aller à la chasse, mais s'étant enfoncé au loin dans la montagne, il était tombé dans ce gouffre où, depuis des centaines d'années, il attendait en vain sa délivrance et où Satan venait le torturer chaque soir.

L'archange de mort reprit bientôt sa marche sinistre dans la nuit, et toujours continuèrent de défilé sous ses pieds les champs, les villes, les campagnes, les monts et les forêts...

* *

Il pouvait être quatre heures du soir.

On était en janvier.

La neige tombait sans relâche depuis le matin par gros flocons duveteux, et tous les toits en étaient couverts.

Cependant, par ce temps-là, un enfant—tout jeune encore—s'avavançait péniblement sur la grand'route du village de R... s'arrêtait à la porte d'une riche maison de ce lieu, et y frappait quelques coups timides auxquels on s'empressa de répondre en le faisant entrer.

C'était un pauvre enfant orphelin qui vivait à mendier ; sans cesse, il parcourait les campagnes, ou errait de maison en maison dans les villages. Partout, chez le paysan comme chez le villageois, il recevait un bon accueil.

Sa figure avait je ne sais quel air de noblesse et de distinction naturelles. Son teint, plus blanc que la neige, ses yeux d'un bleu limpide, reflétant l'innocence et la simplicité, sa chevelure qui retombait sur ses épaules en longs rouleaux d'or, son air de naïveté et de candeur, son langage si franc, aux inflexions si douces, tous ces charmes prévenaient en sa faveur.

Il pouvait avoir neuf ans.

Neuf ans et sans parents, sans appui ; neuf ans et seul au monde !...

L'enfant se trouvait là chez de braves gens aussi généreux que riches. A la porte de cette maison, jamais le pauvre n'était venu frapper en vain, jamais personne n'avait souffert de la faim ou du froid. La maîtresse de la maison, en apprenant qu'un enfant pauvre était venu frapper à sa porte, voulut aussitôt le voir et le fit mander près d'elle. Elle l'interrogea et fut charmée de la manière dont il répondit à toutes ses questions. Il se déclara orphelin.

— Je fus élevé, dit-il, par un vieillard qui dit m'avoir recueilli sur la grand'route lorsque je n'avais qu'un an ou deux. Ce vieillard vivait seul avec moi dans une campagne peut-être peu éloignée d'ici. Un jour qu'il m'avait amené dans la forêt, m'étant éloigné de lui, je m'égarai et sortis du bois par un autre côté que celui par lequel j'y étais entré. C'est depuis lors que j'erre à la recherche du bon vieillard qui m'a gardé si longtemps et que j'aimais tant. Il y a de cela un peu moins d'un an.

— Maintenant, mon cher petit, lui dit la bonne dame en lui glissant une pièce de monnaie dans la main, si tu veux, tu vas rester avec nous d'ici à demain ; dès le jour, tu pourras continuer ta route.

— Madame, vous êtes vraiment trop bonne pour moi ; mais je ne puis rester ici plus longtemps ; je me suis bien reposé, il faut maintenant que je reparte.

L'enfant se leva et se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! bonjour, madame et merci de toutes vos bontés !

— Bonjour, cher petit, et que Dieu te protège !...

Et l'enfant sortit.

La neige tombait toujours, le vent commençait souffler et la nuit s'avavançait...

N'importe, le pauvre petit poursuivait sa route...

* *

Il faisait sombre sur terre ; la nuit, depuis longtemps, s'était avancée, drapant de son voile funèbre les champs silencieux. Depuis longtemps déjà, secouant ses ailes chargées de frimas et se couronnant de son diadème étincelant de givre, l'Hiver, souverain inextinguible, avait semé sur les campagnes refroidies et solitaires la neige à pleines mains et couvert la nature d'un manteau d'hermine. Partout s'étendait la neige et le vent qui soufflait sans relâche la promenait au loin en tourbillons épouvantables. D'espace en espace, dans les champs, quelques arbres solitaires, veufs de leur verdure et de leur beauté, pleuraient les douces nuits d'été où la bienfaisante rosée descendait sur eux ; ils frissonnaient sous l'étreinte glaciale du givre qui les recouvrait comme d'une froide enveloppe et, quand le vent soufflait, ils gémissaient sourdement en levant vers le ciel, comme dans une prière, leurs grands bras noirs et dénudés.

Or, par cette froide soirée, le voyageur qui eût passé par le chemin qui conduit du village de Saint-N... au village de R..., et qui traversait alors une immense forêt, maintenant tombée depuis bien longtemps sous la cognée du bûcheron, eût pu distinguer, à un arpent environ de cette forêt et à quelques pas à peine de la grand'route, une forme humaine au milieu des ruines d'un château incendié, dont il ne restait plus que quelques pans de mur noirs et délabrés, restant encore debout en dépit des fureurs de l'hiver, comme pour rappeler leur ancienne splendeur, et dont le toit effondré laissait passer la neige qui s'amoncelait au dedans des murs.

Que pouvait donc faire cet homme en cet endroit solitaire et froid, par ce temps rigoureux où chacun restait bien enfermé dans sa demeure et où les animaux eux-mêmes n'osaient affronter les rigueurs du temps ?...

Sur son front, les rides avaient creusé leurs pénibles sillons ; ses cheveux et ses favoris grisonnants étaient recouverts de givre ; il n'était revêtu que d'un léger paletot et le vent qui faisait rage le glaçait des pieds à la tête.

Tantôt, il gémissait et semblait appeler quelqu'un d'inconnu ; sur sa figure était empreinte l'image de la douleur ; tantôt, (ah !... comme sa physionomie changeait d'expression !) son ceil lançait, dans l'ombre, un éclair effrayant, son bras se levait, faisant un geste sinistre dans les ténèbres...

A la vieille église du village de R..., l'horloge sonna onze heures ; et les onze coups montèrent, un à un, lentement, dans le ciel neigeux.

L'inconnu tressaillit.

— Onze heures ! il est temps, murmura-t-il. Partons. L'heure de la vengeance approche !...

La lune venait de se lever et versait ses froids rayons sur les champs silencieux. Le vent soufflait toujours, jetant la neige au visage de l'inconnu, qui se dirigea vers la grand'route et s'y engagea. Bientôt, il entra dans la forêt, et il marcha, il marcha sur la route toute blanche...

II.—LE CARREFOUR SANGLANTE

Les habitants du village de Saint-N... ne parlaient jamais sans frayeur d'une cabane, située à peu près au milieu de la forêt que traverse le chemin qui mène à R... Jamais l'un d'eux ne consentirait à s'engager, la nuit, dans cette forêt, fût ce pour la chose la plus importante du monde, car d'après eux, cette cabane se trouve alors le rendez-vous des fées et des génies, dont le démon préside l'assemblée ; bref, un vrai pandémonium. Et malheur au voyageur qui, de nuit, s'engagerait par ce chemin-là, car les fées et les génies, assemblés dans la cabane, ne manqueraient pas de lui faire expier son audace !...

Ce misérable réduit n'est formé que de quelques planches mal jointes, à travers lesquelles le vent s'engouffre avec violence ; une planche arrachée au toit